

A CALIFOURCHON SUR UNE CAISSE DE MUNITIONS, Walton Zimmermann grillait une cigarette. C'était la seule activité à laquelle il était capable de s'adonner après la journée la plus noire de sa courte existence. Le tabac dissipait le souvenir des horreurs qu'il avait endurées depuis l'aube. De temps à autre, des soldats sortaient du rang pour lui administrer une tape sur l'épaule, sans un mot. Il ne levait pas la tête, absorbé par la lecture de ses mains tremblantes et de ses brodequins couverts de sang, de chair et de sable mêlés.

– Soldat Zimmermann, bravo pour ton courage. Encore quinze minutes de repos, et on se remet en route. Il reste plein de Krauts¹ à buter pour venger nos camarades ! lui lança le capitaine Lawrence Harper en jetant à ses pieds une tablette de chocolat Hershey's et deux paquets de Lucky Strike.

– Mon Dieu, dites-moi que les jours à venir seront moins insoutenables, soupira-t-il dans une volute de fumée. Tour à tour, elle a fait de moi un veau qu'on mène à l'abattoir, un dauphin échoué sur une plage, un pigeon d'argile pour les mitrailleurs allemands, un chien enragé et, pour finir, le pire des salauds.

– Walton, sans toi, on était morts. Tu nous as sauvé la vie. Comment peut-on te remercier ? demanda le caporal Dick Eberhardt d'une voix chevrotante. On sait que le capitaine va te faire décorer, mais les gars et moi, on voudrait te faire un cadeau. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Ce qui me ferait plaisir ? répéta Walton d'un air songeur en détaillant le visage anguleux du préparateur en pharmacie de LaSalle dans l'Illinois.

Agité de convulsions, Dick Eberhardt tremblait depuis son casque trop grand pour sa tête d'oiselet jusqu'à ses guêtres crottées, comme si des balles allemandes le perforaient encore. Avec le mégot de la cinquième, Walton alluma sa sixième cigarette. Il aspira toute la fumée qu'il put et, dans un sourire attristé, lâcha :

– Ce qui me ferait plaisir, là, maintenant, Dick, ce serait que tu dégages. J'ai besoin de reprendre mes esprits.

Le caporal Eberhardt opina avec tant d'insistance qu'il faillit en perdre son casque frappé de la croix rouge des infirmiers.

– Je comprends, vieux, je suis dans la même situation que toi. Ça n'est pas facile de combattre ses frères de sang.

1. Diminutif de *Sauerkraut* (choucroute), surnom donné aux Allemands par les soldats américains. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

Le soldat Zimmermann lui fit signe de déguerpir, puis effectua quelques pas et se posta face à la plage. Mer grise, ciel gris. Sans les centaines de bateaux qui couvraient la Manche, il n'aurait pu distinguer cette ligne d'horizon qui sépare l'eau du ciel. Ici et là, une barge achevait de flamber. Des obus, tirés à l'aveugle par l'artillerie ennemie depuis l'intérieur des terres, continuaient de s'abattre sur la plage. Des équipes s'affairaient à ramasser les débris de corps mitraillés. Des engins tractaient des chars endommagés. À perte de vue, sur cette grande plage d'Omaha, des colonnes d'hommes, de jeeps, de camions, de canons et de tanks remontaient le cordon de sable et franchissaient le talus de galets pour disparaître derrière la dune.

– O-Ma-Ha! Si les Indiens² apprenaient que les petits-fils de leurs bourreaux ont usurpé leur patronyme pour le dédier au calvaire de milliers de jeunes hommes, ils auraient de bonnes raisons de déterrer à nouveau la hache de guerre! ricana Walton à haute voix.

D'un coup de talon, il éteignit le mégot de sa cigarette, s'allongea sur l'herbe, les mains croisées sous sa nuque, et fit défiler les images de ce maudit mardi.

D'abord, le saut depuis le transporteur de troupes dans la barge de débarquement. L'aube naissait, des hommes allaient mourir. Lui ou ce gros porc de Rupert Walkowiak qui, dans les chambrées des camps d'entraînement en Angleterre, gratifiait ses voisins de couchette de pets pestilentiels? Lui ou Isaac Rapoport qui avait parié sa bagouse plaquée or qu'il égorgerait Adolf Hitler de ses propres mains pour lui faire payer les persécutions infligées à ses cousins juifs d'Europe centrale? Lui ou le caporal Jackston, son voisin de dortoir, un bigot qui priait à haute voix avant de s'endormir? Lui ou Umberto Paccini, le rital de l'East Side Chicago qui vomissait de trouille le ragoût de mouton servi au petit déjeuner tout en s'excusant de ne pas avoir le pied marin?

Tandis que ses voisins enfonçaient la tête dans leurs épaules, il étira son cou pour voir la mer. Ce qu'il découvrit le terrifia. Plusieurs barges étaient en feu. Les points sombres qui tachetaient le sable clair n'étaient autres que des cadavres. La plage était semée d'embûches, ces fameux hérissons tchèques³, portes belges⁴ et autres asperges de Rommel⁵ qui devaient empêcher l'accostage des convois de débarquement. Elle était labourée de trous d'obus tirés par les canons dans les bunkers dissimulés par des panaches de fumée. Sur moins d'un mile de largeur, Walton compta quatre bouches à feu. Elles prenaient le rivage en enfilade, hachant les hommes et enflammant les engins.

Tandis que l'embarcation filait à pleine vitesse, le capitaine Harper, muni d'un porte-voix qu'il avait emprunté au pilote, rappela ses instructions de la nuit :

– La compagnie F, une fois sur la plage, mettez-vous à couvert comme vous le pouvez et attendez les ordres! hurla-t-il. Ce qui nous intéresse, c'est un malheureux nid de mitrailleuses installé

2. Le nom de code d'Omaha a été emprunté à la nation sioux éponyme, aujourd'hui localisée dans le Nebraska. Omaha est également le nom d'une ville de cet État.

3. Poutrelles ou traverses de chemin de fer soudées en croix.

4. Barrières antichars.

5. Nommées en l'honneur du maréchal Erwin Rommel, ces poutres de bois souvent armées d'une mine devaient éventrer les embarcations alliées.

dans une tranchée le long de la dune. Si la marine ne lui a pas réglé son compte d'ici notre accostage, il faudra le faire taire et éliminer les Jerries⁶ envoyés en renfort sur les parapets. Bazooka, bengalore, lance-flammes, mortier, M1, on a tout ce qui faut pour expédier l'affaire en quelques minutes!

Walton ne dénombra pas moins de dix-huit barges devant la sienne. Comment aborder le rivage sans se faire pulvériser par les défenses allemandes? Les embarcations de la compagnie F décrivirent de grands cercles en attendant que celles qui les précédaient débarquent leur cargaison humaine. Ce manège rappela à Walton les voitures montant et descendant la Michigan Avenue de Chicago dans l'espoir qu'une place de stationnement se libère. Jackston, que ses parents avaient prénommé Lee en hommage au chef des armées confédérées, allongea son cou de girafe et scruta l'horizon.

– On ne passera pas, Zim, on ne passera pas! On va tous mourir... dit-il, affolé.

Walton nota que son haleine sentait déjà le cadavre. Jackston se signa une demi-douzaine de fois et rentra la tête dans ses épaules. D'une voix blanche, le capitaine Harper haranguait ses hommes :

– Faudra pas flancher! On va leur montrer de quoi on est capables, à ces enfoirés de Krauts!

Deux soldats postés à ses côtés se pincèrent le nez dans une moue de dégoût. Le capitaine venait de chier de peur. Plusieurs imitèrent leur chef, d'autres vomirent de plus belle. Le pilote de la barge paraissait lui aussi désespéré face au danger qui pouvait surgir de toutes parts.

– Une demi-heure qu'on fait des ronds dans l'eau tandis que les Krauts nous canardent. Je ne lui confierais pas mon tracteur, à ce clown! ricana Gordon Skinner.

Le fermier de l'Indiana avec qui Walton avait sympathisé dans les camps militaires en Angleterre était l'un des seuls à demeurer imperméable à la panique qui s'était emparée des passagers. Au moment où Walton rendait son sourire à son voisin, le bateau emballa son diesel et mit cap au sud, droit sur Omaha. Il serra les poings et fixa la ligne de feu. Les canons de l'US Navy pilonnaient les bunkers, les mortiers et mitrailleuses allemands dissimulés sur les flancs de la dune déchiquetaient les GI et embrasaient leurs embarcations. Mille orages d'été du Middle West n'auraient pas égalé le vacarme qui couvrait maintenant le beuglement du moteur.

Walton aurait tant aimé émerger de ce cauchemar. Se réveiller chez sa grand-mère, à Harbert, sur les bords du lac Michigan. S'asseoir à la table de la cuisine et avaler son assiettée d'œufs brouillés puis faire craquer sous ses dents les myrtilles gorgées de jus âpre tandis que des oiseaux célébraient le jour nouveau depuis la cime des sapins noirs. Se battre pour la bannière étoilée? Libérer l'Europe? Écraser les nazis? Il n'en avait que faire. La guerre l'avait arraché à son job juteux de vendeur chez Lerner, le concessionnaire Studebaker de Bryn Mawr Avenue à Chicago. Elle l'avait éloigné de la belle et douce Virginia. Elle lui prenait sa jeunesse et peut-être même lui ôterait-elle la vie dans quelques minutes.

La guerre lui avait aussi enlevé son frère, de deux ans son aîné. En 1938, alors qu'il séjournait chez son oncle Manfred à Freiburg im Breisgau l'été de ses dix-huit ans, Karl avait choisi de

6. Surnom donné aux Allemands par les soldats américains, l'appellation Jerry (Jerries au pluriel) provient de la contraction de *German*.

rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Walton ne l'avait pas revu depuis. Les lettres accompagnées de rares photos qu'il envoyait à sa famille décrivaient une Allemagne en proie à un rêve éveillé: la construction, sous la férule d'Adolf Hitler, du III^e Reich. L'Allemagne nazie avait volé à Walton, peut-être pour toujours, celui qui faisait la cour aux filles sur la plage d'Harbert, qui lui lisait du Dos Passos l'hiver devant la cheminée et rossait les fils de bonne famille interdisant l'accès au terrain de base-ball aux ritals sans le sou.

– Capitaine, capitaine! hurla le pilote, un freluquet de la Royal Navy que plusieurs balles de mitrailleuse venaient de frôler. On n'y arrivera pas, il faut faire demi-tour!

Blanc de colère ou de peur, Lawrence Harper se fraya un passage parmi ses hommes et se hissa au poste de pilotage. Il saisit l'Anglais à la gorge, lui vissa son colt sur la tempe et hurla:

– Tu vas nous conduire à cette putain de plage, droit devant ou je te crève!

Le marin, en pleurs, secoué de hoquets, obtempéra.

Les mitrailleurs allemands encadraient maintenant leur embarcation. À la vue des cadavres et des blessés flottant dans des panaches de sang qui se dissipaient comme un nuage de lait dans une tasse de thé, Walton eut un haut-le-cœur.

– Les grands, baissez-vous! hurla un sergent du nom de Connolly.

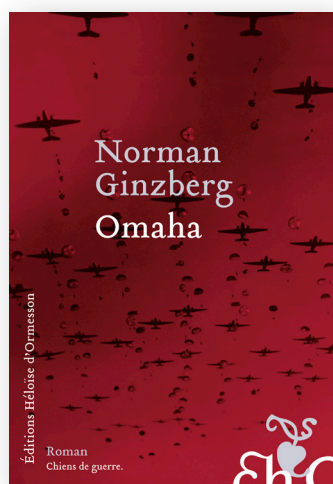
Il s'effondra parmi ses hommes, le front pulvérisé par un projectile de mitrailleuse.

– Putain, mais que fait la Navy! hurla Lee Jackston.

Rapoport s'affala à son tour dans une gerbe de sang. Touché au cou. Il ne tuerait pas Hitler de ses mains. L'infirmier Dick Eberhardt se précipita pour lui apposer un pansement aussi volumineux qu'inutile. Deux hommes s'évanouirent en entendant les râles d'Isaac Rapoport.

Les balles à nouveau. Puis les obus. Des hauteurs, les servants des mortiers allemands s'acharnaient sur les embarcations de la compagnie F. Le pilote de la barge de Walton tentait de les éviter en décrivant des zigzags qui malmenaient le cœur des soldats.

Ils étaient à moins de deux cents pieds du rivage. [...]



Norman Ginzberg, *Omaha*
Roman

320 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-268-1

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com